

PAUL NIZON

Faux papiers

Journal 2000-2010

traduit de l'allemand par Matthieu Dumont



ACTES SUD

LETTRES ALLEMANDES
série dirigée par Martina Wachendorff

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans ce cinquième tome du journal du grand écrivain suisse vivant à Paris, on trouve de magnifiques portraits d'artistes, des rêveries ou encore des miniatures de villes nous invitant à un départ immédiat. Puisant dans sa vie – rencontres, lectures, projets littéraires du moment –, Paul Nizon a ainsi constitué un fonds de matériaux précieux à partir duquel se crée son œuvre.

Mais ici, la matière première elle-même se révèle d'une grande valeur artistique.

Au-delà des souffrances et des doutes, l'écriture est toujours lumineuse et triomphante.

Rassemblées en un volume par décennie, ces pages extraites de son journal se transforment en objet autonome dévoilant les fondements d'une œuvre sublime.

Né à Berne en 1929, Paul Nizon est considéré comme l'un des écrivains contemporains les plus novateurs. Après une thèse sur Van Gogh et des voyages à Rome et Barcelone, il se consacre pleinement à l'écriture et publie Canto (Jacqueline Chambon, 1991). Suivent plusieurs années de pérégrinations et de ruptures. En 1971, il revient à la littérature et poursuit son œuvre, pour l'essentiel publiée en français par Actes Sud.

Ses romans autofictionnels ont été récompensés par de très nombreux prix littéraires dont, en 2010, le prestigieux Prix national autrichien pour la littérature européenne.

DU MÊME AUTEUR

L'ANNÉE DE L'AMOUR, Actes Sud, 1985 ; Babel n° 9 ; Les Inépuisables, 2013.

STOLZ, Actes Sud, 1987 ; Babel n° 48.

DANS LE VENTRE DE LA BALEINE, Actes Sud, 1990.

IMMERSION, Actes Sud, 1991 ; Babel n° 796.

CANTO, éditions Jacqueline Chambon, 1991.

MARCHER À L'ÉCRITURE, Actes Sud, 1991.

GOYA, Flohic, 1991.

DANS LA MAISON LES HISTOIRES SE DÉFONT, Actes Sud, 1992.

L'ŒIL DU COURSIER précédé de *MES ATELIERS*, Actes Sud, 1994.

L'ENVERS DU MANTEAU. JOURNAL D'ATELIER, Actes Sud, 1997.

"*THESAURUS*", *ŒUVRES AUTOFICTIONNAIRES*, Actes Sud, 1997.

CHIEN. CONFESSION À MIDI, Actes Sud, 1998 ; Babel n° 670.

ADIEU À L'EUROPE, Actes Sud, 2003.

MARIA MARIA, en collaboration avec Colette Fellous, Maren Sell, 2004.

LES PREMIÈRES ÉDITIONS DES SENTIMENTS. JOURNAL 1961-1972, Actes Sud, 2006.

LA FOURRURE DE LA TRUITE, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 882.

LE LIVRET DE L'AMOUR. JOURNAL 1973-1979, Actes Sud, 2007.

LE RAMASSEMENT DE SOI. RÉCITS ET RÉFLEXIONS, Actes Sud, 2008.

LES CARNETS DU COURSIER. JOURNAL 1990-1999, Actes Sud, 2011.

L'édition allemande de ce journal a été établie
par Wend Kässens.

Ouvrage traduit avec le soutien de Pro Helvetia
fondation suisse pour la culture

prohelvetia

Titre original :
Urkundenfälschung. Journal 2000-2010
Éditeur original :
Suhrkamp Verlag, Berlin, 2012

© ACTES SUD, 2014
sauf pour la langue allemande
ISBN 978-2-330-09149-1

PAUL NIZON

Faux papiers

Journal 2000-2010

traduit de l'allemand
par Matthieu Dumont

Postface de Wend Kässens

ACTES SUD

Pourquoi ce poids, ce fardeau ?

2000

4 janvier 2000, Charenton

Peu à peu, les gens (c'est ce qui ressort actuellement de certaines des réactions étonnamment nombreuses, en particulier dans la presse, à l'occasion de la parution de mes *Œuvres choisies*) semblent prendre conscience de la corrélation qui, dans mon cas, unit et enchaîne la vie à l'écriture, au sens où la vie, presque dressée comme un chien, est axée sur l'écriture, et où l'écriture émane entièrement et peut-être presque immédiatement de la vie, de la consignation constante et pressante de la vie, sans laquelle elle ne serait rien, ne pourrait ni sortir au grand jour, ni être autre chose qu'une virtualité pure. Que de nos jours nul autre ne s'adonne ainsi (de façon anachronique ?) à la création littéraire, à la prose, cela est reconnu et évoqué – ce qui l'est moins, en revanche, c'est que ma condition d'être-de-langage en procède. Ma vie d'écriture et mon écriture vitale sont au fond une lutte par et pour le langage, je suis un être de langage jusqu'au bout des ongles. Et au commencement était le Verbe.

24 janvier 2000, Paris

“Mon cœur”

Juste un petit tour pour explorer les environs ? Pour se sauver. Surtout ne rien déballer, surtout ne pas disperser ce que l'on a apporté, n'y touche pas. Surtout ne rien extraire de tout cet apport qui était fait non seulement de bricoles mais de pusillanimité, et, surtout, de panique et d'angoisse.

Je commençais à comprendre que le piège que représentait à l'époque l'appartement de ma tante rue Simart était la pire des menaces – pas tant à cause de son apparente exigüité peu engageante, car elle était à la mesure de l'angoisse qui m'accompagnait –, une cellule, une pure claustration. Je nageais alors en plein marasme sans la moindre lueur d'espoir, sans argent, sans travail. Impossible d'imaginer de me remettre au travail puisque l'écriture et *a fortiori* l'écriture de livres, mon activité coutumière, me semblait non seulement engourdie mais encore inconcevable, totalement insupportable, tous les vaisseaux relatifs à cette activité étant bouchés. Je n'étais qu'impuissance et pleurerie, une vraie chiffe. De même, tous les ponts avaient été coupés, personne à l'horizon que je puisse appeler ou auprès de qui trouver du secours. J'étais absolument seul. Seul à Paris. Je me trouvais dans un état d'étiollement, m'épanchant intérieurement comme un récipient percé, il s'agissait probablement d'une profonde dépression. Et tout, surtout le futur, prenait dans cet état une teinte menaçante. Parviendrais-je à me ressaisir et à me dégager de ce guêpier ? Ou bien étais-je arrivé au terminus avec pour perspective soit la folie – un cas clinique –, soit la déchéance et la

clochardisation – un cas social ? Les deux options semblaient possibles.

C'est dans ce contexte qu'il faut resituer la première promenade fugueuse. Il ne s'agissait pas de simples expéditions de reconnaissance, il s'agissait – par le moyen d'excursions menées dans un périmètre restreint – d'un déchiffrement de la réalité, de mon appartenance à la réalité du monde, il s'agissait par conséquent de la création progressive d'un monde et ainsi de mon monde et ainsi de ma personne – en quelque sorte à partir de RIEN, *creatio ex nihilo*.

Et mon ancrage se fit par des *mots*, après une petite ration d'expérience et de choses vues au-dehors.

Une tâche désespérée. Un geste désespéré. Surmonter l'irréalité et ses horreurs (ou le règne de l'horreur). C'est en ce sens que la fuite est une course après les mots.

C'est l'abattement qui me fait tout voir en noir, c'est le regard (abattu) du découragement et de l'angoisse qui me fait percevoir l'appartement de ma tante comme un affreux cachot au confinement étouffant. L'image de la désolation n'est que le reflet de mon propre état, non la réalité. Je dois changer de regard. Je dois inventer la réalité. Tout est affaire d'imagination. Ou bien est-ce la vie de ma tante rampant hors de toutes les fissures qui m'opprime ? Tu ne sais rien d'elle, en fait, tu devrais faire sa connaissance. Tout est à portée de main. Recolle ses morceaux. Elle n'est pas la cause de l'oppression, l'oppression vient de ton désintéret catégorique à son rencontre.

Une autre idée.

Je peux d'une certaine façon rappeler ma tante à la vie en prenant l'habitude de lui adresser la parole puis de discuter avec elle jusqu'à ce qu'elle

apparaisse dans le délire de solitude et se mette à répliquer comme le lapin Harvey, dans le film éponyme avec un James Stewart qui ne se sépare jamais de sa peluche invisible aux yeux des autres, son meilleur ami d'enfance, son vieux doudou. Cela pourrait apporter une note d'humour à tout ce pessimisme.

Je pars de l'image de la valise déposée dans l'appartement de ma tante, de mon propre paquetage. Je suis tenté de le considérer comme "mon cœur". Le cœur arraché du corps ? Ce n'est pas mon cœur mais bien *moi* qui ai été rejeté hors de ma condition, de ma sécurité et de mon confort. Le bagage ou le PAQUETAGE serait ainsi une projection de mon angoisse.

Et voilà l'appartement de ma tante, que je connais certes depuis le temps où je lui rendais visite, mais qu'il me faut à présent considérer comme mon logis. Tout respire sa personne. Je reste debout sans oser broncher. Un voleur, un intrus sur le point de s'approprier un bien étranger si ce n'est une vie étrangère. Quelle position inconfortable !

Et il faudrait maintenant reprendre pied et vivre.
Déambuler dans les habits d'un autre ?

Le petit incipit est le prototype de l'exclusion, du nouveau départ forcé, de la stupeur et de l'étrangeté. C'est au fond la même situation que Stolz trouve et ressent à son arrivée à la ferme de la Verrerie. Dans son cas, un rejet qui ne permet pas de reprendre pied.

Cette fois-ci, celui qui débarque à Paris n'est plus l'aspirant à l'existence d'autrefois mais un homme d'âge mûr qui a deux mariages et toutes sortes d'expériences derrière lui et qui doit repartir à zéro depuis l'appartement de sa tante. Un fugitif. Je parle de mon paquetage déposé là comme de "mon cœur". Certes, mon cœur

n'est pas juste brisé – du fait de la séparation, d'une flagrante carence d'amour, d'une fatigue et d'un épuisement, d'un sentiment d'insécurité profonde, d'une vulnérabilité totale, de la douleur et de l'angoisse... –, il est également mis en cause. Mais il y a là aussi un petit sursaut de courage et une perspective pour mon existence, un résidu d'ESPOIR qui bat dans le packaging.

L'appartement de ma tante : un piège comme naguère la ferme de la Verrerie. Mais il s'agit maintenant de jouer le tout pour le tout. L'ÉMIGRANT. Je ne souhaite surtout pas ressasser les vieux sujets mais proposer une nouvelle idée directrice. Le point de vue des ÉMIGRANTS ou le COURAGE du désespoir devrait marquer un tournant. Même si le danger de produire un dérivé de *L'Année de l'amour* est réel. Ce qui ne doit pas arriver. Où trouver la nouvelle accroche ? Dans *Chien*, la vie est pure imagination – “Donne-moi suffisamment d'imagination pour poursuivre” –, donc, comme dit Pierre Lepape dans *Le Monde*, la coupure du cordon d'avec le genre autobiographique a déjà eu lieu ; et des réminiscences de *Stolz* et de *L'Année de l'amour* retomberaient en deçà de cette position déjà atteinte, avec un léger goût de réchauffé. Où diable pourrait être le nouvel aspect, accent, la nouvelle idée, la nouvelle perspective ? Dans l'invention, dans la fiction pure ?

7 février 2000, Paris

Retour de Rome

Hier, matinée du dimanche passée en compagnie de Hans Christoph von Tavel, jusqu'ici grippé et

donc injoignable, d'abord via Veneto pour le petit-déjeuner puis à l'Institut pour jeter un dernier regard depuis la tour du Palazzo Maraini et humer la ville magnifiquement ensoleillée comme il y a quarante ans. La ville, étendue là avec sa multitude de corps et de coupoles baignés dans cette lumière, lumière romaine, lumière méridionale, lumière marine. Et dans cette lumière, dans cet azur lumineux, toute chose se déployait dans des tons ocre en une incarnation légère et friable comme de la poterie et tout aussi limpide qu'une inscription. À la fois gravure ocre et plasticité tridimensionnelle, il n'y avait pas le moindre signe d'amenuisement dans cet éclairage, c'était bien une clarté antique, aube des temps et perfection, présence et retrait, il y avait un écho ou un tintement dans cette cité charnelle, quelque chose comme le marché à ciel ouvert de la vie, la lumière touchant terre, c'était la forme qui dominait et non l'impression. Oui, et une fois à l'intérieur, il faut aussi garder en tête l'ombre nette pareille à celle des tableaux de Chirico, la rude ombre portée d'un cadran solaire. Et il faut également avoir à l'esprit les quelques palmiers et autres silhouettes de plantes vertes qui se détachent sur les murs ainsi qu'une félicité archaïque. La horde des pèlerins était certes massée devant les portails des églises, mais le christianisme et le cirque des gladiateurs restaient interchangeable. Et je me tenais là, aux côtés de von Tavel, auquel me lie notre période estudiantine à Berne, sur la tour, dans cette lumière, regardant – où exactement ? vers ma vie passée ? vers cette lumière naissante ? vers cette espérance de vie juvénile et ardente qui aurait déjà franchi la limite, telle une ombre portée sur un cadran solaire ? vers

un rêve lucide ? À cet instant, débarquant de Paris, j'avais l'impression d'être au moins aussi loin que si je m'étais trouvé en Égypte. Et combien beaux, ces cafés d'autrefois pourtant inchangés où il faut commander avant d'aller payer à la caisse, poser le ticket et le pourboire sur le comptoir pour recevoir un incomparable espresso dans une petite tasse, accompagné d'un *tramezzino* ou d'une pâtisserie dans une serviette en papier, et que l'on déguste avec un sentiment de bonheur croissant, au-delà du simple contentement, comme s'il s'agissait là de l'hostie de la vie. Et tous les clients qui restent debout, et toutes les bribes de conversation qui se croisent bruyamment à travers la salle, et ici aussi se trouve l'atelier de la vie, et dehors tout simplement la beauté.

Mais tandis que je me promenais la veille dans le labyrinthe des ruelles entre le Panthéon et les piazzas Colonna et Navona, le Campo de' Fiori et le palais Farnèse, la via Giulia et le Trastevere, déambulant sur la chaussée défoncée, harcelé par les cavités des échoppes des artisans, par les boutiques et les motos et les voitures, je m'enfonçais profondément dans la pierre et non pas seulement jusqu'aux genoux, mais jusqu'aux hanches, jusque dans une obscurité souterraine, que j'appelais autrefois "l'étable de la ville". Et n'étaient les nombreuses églises, le somptueux ordonnancement de leurs éléments architecturaux et les lieux de dévotion que sont les marches de leurs parvis, n'était, omniprésente, la pompe des palais, on évoluerait alors comme sous la terre ou comme dans une mine. Étrusque.

Le premier soir, après être passé à l'aveuglette par la via Capo le Case et la via della Mercede en direction de San Silvestro, ai atterri dans un restaurant

d'une rue latérale où j'avais très probablement déjà dîné, à l'époque. Et j'ai attendu les plats comme au théâtre, c'est-à-dire l'apparition du serveur et de ses divines surprises, j'ai attendu quelque chose qui va bien au-delà du simple plaisir gustatif et qui est de l'ordre de la communion, lorsque l'on se trouve dans l'expectative recueillie et impatiente d'un miracle, d'une délectation annoncée, rien à voir avec Paris, plus archaïque ? – ma foi, plus sérieux. Dans le même temps, j'observais un couple qui conversait encore à la manière des protagonistes de *Mamma Roma*, et je ne pus m'empêcher de penser soudainement à *L'Origine du monde*, la toile de Courbet, à l'anatomie vaginale merveilleusement mise à jour au creux des deux cuisses écartées, merveilleusement réaliste, bien que dans sa grimace aussi sphinxiale que la plus vieille énigme du monde, et je pensai à ce moment que cette zone sidérante de la féminité, qui en a jeté plus d'un dans les affres de la rumination, et pas seulement Henry Miller, est la voie d'accès du désir, mais aussi la porte du monde ; et je pensai que ce Sphinx accompagne toujours la pensée de la femme, même lorsqu'elle discute de futilités avec un homme à table, et j'aperçus alors sous un jour nouveau le couple en train de deviser, et puis vinrent à ce moment les plats, et les pâtes étaient si *al dente* qu'elles me parurent crues, cela aussi je l'avais oublié, et je bus et mangeai en songeant sans plus vouloir me lever. Lors du retour enfin, alors que je grimpais la via degli Artisti avant de passer devant l'église Sant' Isidoro degli Irlandesi, le lieu était désert à cette heure, puis la *birreria* dans laquelle je n'avais jamais mis les pieds, le haut mur de soutènement qui fait déjà partie de l'Istituto, la muraille des jardins de la Villa, et